

Chers amis de la poésie, Bonjour.

Je vous souhaite une excellente journée, j'espère que la nouvelle annoncée hier vous a fait plaisir. ...Courage, nous avançons.....et pourrons de nouveau nous réunir.

Les animaux en littérature et poésie N° 8

Alfred de Musset 1810-1857

« L'enfant terrible du romantisme » a parlé lui aussi des animaux.

Les femmes qu'il a aimées, ses amis, parlant de lui, n'ont qu'un mot « enfant ». Et lui, toujours dédoublé entre ironie et sentiments, amour fou et femmes de peu de vertu, angélisme et débauche, lucidité et hallucination, romantisme et tête froide, quand il s'adresse à lui-même : « Musset le fou », c'est enfant qu'il se nomme. « Enfant du siècle ». Bien sûr le mot enfant n'a pas la même signification lorsque la Muse attendrie le prononce, lorsque George Sand le berce ou lorsqu'il est utilisé par les grandes personnes réprobatrices.

A 17 ans, son jeu est fait. « Il veut tout au rien. Se détruire plutôt qu'accepter. » Et, il se détruira....

Sainte Beuve, vieillissant, bedonnant, sur la tombe de cet enfant qui ne savait pas vivre et le prouva en mourant jeune, lui fera une dernière leçon. « *Que ne prenait-il patience ? Tout serait venu en sa saison. Mais il avait la hâte de condenser et de*

dévorant les saisons. » Le même Sainte Beuve alors qu'il fréquentait le Cénacle romantique avait déclaré quelques années plus tôt : « Il y a parmi nous un enfant de génie. »

LE PELICAN extrait de La nuit de Mai.

*Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.
Lui, gagnant à pas lent une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur;
L'océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur;
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,*

*Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort se recommande à Dieu.*

*Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur ;
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant;
Mais il y pend toujours quelques gouttes de sang.*

: - : - : - : - : - : - :